

## HERMAN EST VAUTRIN

*L'utilisation d'un pseudonyme est chose fréquente chez les artistes. Ce jeu de rôles se décline de bien des manières. Le plus souvent, le recours à l'avatar repose sur une nécessité triviale de vitrine causée par la banalité ou la part grotesque attachée au patronyme réel de la personne visant une carrière d'homme public ; mais dans les périodes noires de l'humanité, pour éviter l'anathème, le changement d'identité peut masquer l'origine nationale ou l'appartenance à une communauté ethnique. D'autres fois, c'est la prudente protection d'un statut privilégié qui motive ce choix chez un haut fonctionnaire ou un responsable politique qui se pique de devenir romancier ou désire militer clandestinement par le pamphlet.*

*En littérature, nombre d'écrivains s'exposent ainsi sous pseudonyme. Certains multiplient même les signatures inventées. Simenon en collectionna une bonne douzaine, faisant carrière dans le roman populaire, de même que Frédéric Dard avant qu'il soit phagocyté par San Antonio, prouvant ainsi qu'un nom de plume peut être un leurre à double tranchant qui apporte la postérité en ricochet d'un anonymat souhaité ou contraint. Mais, la plupart du temps, prendre un faux nom permet de se dédoubler afin d'avoir une seconde vie plus conforme à celle dont on rêve en secret...*

*Rien de tel pour Jean Herman et Jean Vautrin. Ils sont bicéphales, ne jouent pas dans la même cour et*

*n'éprouvent aucune schizophrénie à cohabiter ensemble depuis presque quarante ans. D'ailleurs, l'un et l'autre ont réussi à s'imposer sur leur terrain respectif.*

*Le premier combla son amour du cinéma en devenant l'assistant de monsieur Rossellini aux Indes, puis il obtint les plus hautes récompenses dans les festivals de courts-métrages, adapta magistralement Raymond Queneau à l'écran, signa des films à succès, en écrivit ensuite pour d'autres réalisateurs et reçut le César du scénario pour *Garde à vue*. Artiste autant que technicien, le docteur Jean Herman a donc été un bon maître d'œuvre car le cinéma est toujours un travail d'équipe, comme le sont l'architecture et la chirurgie.*

*À l'inverse, le second se retrouva tout seul devant la page blanche et extirpa des monstres étonnants de son imaginaire. Il bouscula la routine du roman policier par l'humour ou la noirceur absolue, en fut récompensé par de nombreux prix, aborda d'autres registres, fut consacré par le Goncourt puis redora le blason du feuilleton avec panache.*

*Ils n'ont donc, Herman et Vautrin, jamais eu à rougir l'un de l'autre en contemplant leur unique visage dans un miroir et leurs vies parallèles ne se sont pas perdues sur la mauvaise route.*

*Ce lion à deux têtes est un aventurier. Avant de voyager de l'écran à l'encre, le jeune Jean Herman partit voir du pays, comme on disait autrefois, les Indes de son propre chef, puis l'Afrique et l'Algérie sous obligations militaires, l'Europe de l'Est alors sous perfusion soviétique, les États-Unis et le Venezuela pour des raisons professionnelles et cinématographiques. Cependant, son goût des expériences ne s'est pas limité aux déplacements géographiques. Sans sagesse, il rechercha des illuminations interdites, mit son esprit en danger par les excès et connut des saisons en enfer.*

*Ce parcours dans l'invisible et l'indicible laissera des traces chez son double Vautrin. Le fait n'est pas si courant... Force est de constater que la majorité des écrivains français contemporains se compose d'individus qui explorent les affres de l'existence en mêlant plus ou moins sincèrement leur imaginaire avec leurs expériences personnelles. Mais bien peu ont d'abord connu une vie qui ressemblait à un roman d'aventures et d'initiation. Le maudit Louis-Ferdinand Céline, l'intrépide Joseph Kessel, l'ambitieux André Malraux, l'inconnu Gaston Criel sont parmi les rares auteurs qui racontent des histoires en fonction de leurs pérégrinations. Ils ne sont pas les seuls, mais chez eux il y a d'abord le style, et la matière donnée par leur vécu nourrit sans cesse des explorations du langage à la façon forcenée des alchimistes.*

*Déjà, le jeune cinéaste Jean Herman travaillait sur ce terrain et n'avait de beau souci que l'enjeu du montage comme révélateur de modernité, de sourcier de la vérité par télescopage des images et des sons. Plus tard, c'est en adaptant Raymond Queneau au cinéma qu'il synthétise avec élégance ce choix d'interrogation des formes et du langage, puis entame sa réflexion dans le cinéma de genre et ses mécanismes. Deux films avec la star Alain Delon cristallisent la tentative, puis l'aventure excitante de Popsy Pop au Venezuela qui devient terrible mésaventure et le blesse au plus profond de lui-même.*

*Déboires et malheurs contraindront Herman à écrire pour les films des autres, mais alors Vautrin sort de lui, perpétue tout ce travail accumulé sur le style et le confronte à l'humour noir et aux désordres rageurs de l'âme.*

*Car Jean Vautrin est surtout un écrivain en colère.*

*Qu'il interroge une réalité urbaine en mutation dans ses romans pour la Série noire ou l'histoire*

*récente dans des sagas trépidantes sous la Commune de Paris, pendant la Première Guerre mondiale ou les années traversées par le photographe Boro, il proteste, dénonce, accuse et affirme un humanisme qui n'est jamais angélique.*

*De même, ses autres héros sont des maudits, victimes ou bourreaux, mais tous marginaux qui errent d'un malheur l'autre en Anges exterminateurs paranoïaques et cependant humains, trop humains...*

*Pourtant, une forme de tendresse les habite, malgré tout.*

*Alors, quand il se raconte lui-même, là aussi derrière un double en faux jeu de fiction, la fêlure et la rébellion affluent en torrents de lyrisme, faisant de cet écorché vif un porteur de conscience sévère sur son époque.*

*Ses vies et ses œuvres valent le détour.*

*Dans les entretiens qui suivent, ses nostalgiques plaintes de sentier nous en apprennent autant que ses tumultueux voyages en eaux profondes.*

*Ils eurent lieu chez lui en février 2010.*

*Sous le regard doux de Dame Anne...*

Noël SIMSOLO

PREMIÈRE PARTIE

## **LES ÉBLOUISSEMENTS**



# 1

*Herman comme maman. – Un révolutionnaire dans la famille. – La Lorraine. – Soldats de plomb et autres. – Exil en Bourgogne. – Jim la Jungle. – La guerre et le chaos. – Le père. – L’Occupation. – Jeux dangereux. – La Libération. – Pension à Auxerre. – Ciné-club. – Une jolie Parisienne rousse. – Un prof ami de Sartre. – Le jazz, le chablis et les filles. – Le goût du voyage.*

\*

NOËL SIMSOLO : *Vous dites souvent que tout être humain a droit à plusieurs vies. Mais si vous êtes à la fois Jean Herman et Jean Vautrin, qui ont eu chacun plusieurs vies, il me semble qu'ils n'ont in fine qu'une même identité.*

JEAN VAUTRIN : Tout commence en Lorraine... Graine d'homme encore non identifiée, je prends germe sur une terre déchirée. Nous sommes en 1933 et ma venue au monde coïncide avec la montée en puissance du national-socialisme et l'avènement de la Volkswagen.

Mon nom de naissance, mon patronyme, est Herman. « *Herman*, comme *maman*... » C'est ce que, toute ma jeunesse, je vais m'ingénier à faire entrer dans la cervelle de mes institutrices et plus tard de mes professeurs qui me donnaient invariablement du « Herrmannnn », en prononçant à l'allemande... Mon

sang ne faisait qu'un tour... Je m'éraillais... « Herman, comme *maman*! » J'étais sûr de mon bon droit, ma famille l'aurait voulu ainsi. D'ailleurs, une légende tenace entretenue par la branche paternelle voulait que nous descendions d'Armand-Marcial-Joseph Herman, président du Tribunal révolutionnaire, né à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais) en 1759, décapité le 6 mai 1795 et dont Robespierre, son compatriote, faisait le plus grand cas.

À l'origine, en effet, le berceau familial de mon père est l'Artois. À la naissance de mon grand-père, qui était un pur Ch'ti, mon patronyme s'écrivait Hermant. Je ne sais pas comment ce bougre de « t » avait disparu des registres de l'état civil, mais, négligence ou avarice, personne dans cette famille n'avait jamais levé le petit doigt ou dépensé le moindre kopek pour rétablir de manière administrative la stricte légitimité d'une orthographe qui m'aurait épargné bien des déboires!

Toujours est-il, les choses étant restées en l'état, que je suis devenu un Boche dans la bouche de mes petits camarades d'école ou d'internat. Voilà qui explique mieux, je pense, pourquoi je me suis toujours fait un devoir de reprendre les fonctionnaires qui écorchaient mon nom en précisant que Herman se prononçait comme *maman*, et non pas comme *Herrmann* qui veut dire « l'homme d'armes » dans la langue de Wagner.

Un patronyme maltraité, voilà qui m'armait d'une raison supplémentaire pour prendre un pseudonyme dès que j'ai commencé à publier. En somme, c'est grâce à l'écriture et à la fréquentation des romans noirs que Vautrin, *alias* Jacques Colin, rescapé du bagne, a calmement choisi d'étrangler « Herrrmannn » un beau jour de 1973 et d'en faire quasiment disparaître le corps et jusqu'au souvenir, pour mieux réapparaître sur la scène des braves gens... en français!

Français ! En bon Lorrain, j'étais très pointilleux là-dessus dès mon enfance, et j'ai très tôt débusqué chez les autres les mauvaises intentions ou les sous-entendus de fiel qu'induisait leur façon papelarde de prononcer certains noms propres en les écorchant volontairement. Rappelez-vous... Les gens de droite, les culs serrés, appelaient le défunt président de la République « Mittrrand », alors que ses supporters lui donnaient du « Mitterrand ». Question d'attitude !

— *D'où sont originaires vos parents ?*

— Du côté de mon père, je l'ai dit, c'est le Pas-de-Calais. Raymond Herman est né à Arras en 1905.

*Herman, Hermans* et *Hermant* sont la déclinaison du même vocable. Ce sont d'ailleurs des noms répandus dans le nord de la France et en Belgique. La racine du nom est sans doute imputable à l'occupation espagnole, simple déformation de *hermano*, « frère ».

Mon grand-père paternel travaillait aux mines de Lens. Il était socialiste dès 1905. C'était un bel homme, comme on disait alors. Un colosse à moustache roussâtre qui, s'il s'endimanchait, portait un chapeau noir du genre de celui qu'a inspiré Léon Blum à la gauche et une superbe lavallière dans la meilleure tradition de l'époque.

Descendu à la mine avant seize ans, il en est remonté chef porion et n'a pas bénéficié bien longtemps des bienfaits de sa retraite. Faute à la silicose... Pour les fêtes carillonnées, il allait volontiers « à l'ducasse » et jouait aux fléchettes. Selon les témoignages d'estaminet, il était capable de boire douze demis de bière sur les douze coups de midi. Ces jours de sortie, il était d'une propreté exemplaire – corps et

vêtements –, tiré à quatre épingles comme le sont d'ailleurs tous les mineurs qui « montent en ville ». Il arborait une chaîne de montre à son gousset et je conserve sa médaille du Travail et sa tocante en souvenir de lui.

Cet homme impressionnant était un enfant de Jaurès. Il croyait à la justice sociale. Pas étonnant qu'il ait épousé l'Instruction en la personne d'une directrice d'école maternelle. Ardents défenseurs de leurs principes, l'enseignante et le mineur ont travaillé très dur afin d'éduquer leurs enfants dans la meilleure tradition républicaine et se sont saigné pour leur permettre de faire des études. Ils y ont parfaitement réussi. L'un est devenu ingénieur des mines et l'autre, médecin de campagne : c'était mon père.

— *Comment s'est-il retrouvé en Lorraine ?*

— La fatalité militaire l'a envoyé faire son service aux marches de la France ! Tout comme Louis-Ferdinand Céline, il a été versé dans la cavalerie. Au 30<sup>e</sup> dragons pour être exact. Il faut vous dire que c'était l'époque où tous les régiments de prestige étaient basés dans l'Est. Entre Metz et Nancy... Du côté de Verdun... Jusqu'à Bitche, là-haut, avec sa citadelle, ça manœuvrait sec ! C'est que, déjà, on préparait la der des ders !

En arrivant à la caserne, l'aspirant-médecin Raymond Herman avait hérité d'une carne. C'était la coutume ! C'était même la règle. On attribuait toujours le plus mauvais cheval du régiment au médecin militaire. La carne en question, qui accomplissait son destin de rosse avec un certain zèle, allait donc frotter systématiquement les cuisses de papa contre les murs du manège. Les jours de sortie, elle ruait jusqu'à ce que chute s'ensuive. Mon père restait sur le

dos avec des idées de vengeance. La bête rentrait seule à l'écurie.

La haridelle était têtue. Mon père rancunier. Il s'est vite lassé de la situation. Il a acheté une motocyclette à courroie, un instrument doté d'un réservoir plat qui faisait un tintamarre d'enfer et qui, une fois lancé, avançait à près de 70 à l'heure... Désormais, lors des déplacements du bataillon, le médecin sous-lieutenant Herman, penché sur le guidon de sa pétrolette mécanique, remontait la colonne de dragons à toute berzingue. Sur son passage, outre le bruit, une fumée bleue affolait les fougueux canassons régimentaires et semait la pagaille dans l'ordonnance de leurs rangs.

C'était la revanche d'Esculape sur la cavalerie française. C'était surtout la réponse d'un sous-lieutenant à l'humiliation qu'une hiérarchie facétieuse lui avait fait subir avec la haridelle. Le caractère indépendant du jeune médecin auxiliaire n'échappa pas au médecin commandant Schneider, en charge du service de santé du régiment. Ce brillant officier, issu d'un régiment de spahis, avait servi en 1914. Il finit par s'intéresser au motocycliste pour ses humeurs vagabondes et l'invita à un bal d'officiers. Il avait une jeune sœur, Maria Eugénie Schneider, dont mon père tomba amoureux. C'était ma mère. Sa famille, d'origine alsacienne, était devenue lorraine dans la tradition pure et dure, francophone et francophile. Son père, mon grand-père autrement dit, était résolument germanophobe... Pour lui, le Boche restait l'ennemi principal...

— *Après la Grande Guerre, la Lorraine est redevenue française et la majorité de ses ressortissants n'a éprouvé aucune nostalgie de l'annexion allemande...*

— Rethondes ! Enfin on respirait français !... Dans les familles, l'oubli de l'occupation était à l'ordre du

jour et, hormis des traces architecturales aussi colossales et indestructibles que la gare de Metz, les Lorrains, qui ont une tradition patriotique indéniable, faisaient tout pour effacer les heures de dépendance.

Malheureusement, c'est une terre labourée par les invasions successives. Ça n'était pas toujours facile de passer outre aux cicatrices laissées par la guerre. Dans ma propre famille, les maisons, les biens ont été sinistrés en 1870, en 1914 et en 1940. C'est dire si les mauvais souvenirs demeuraient, qui alimentent le ressentiment.

Je me souviens qu'étant enfant j'allais à Saint-Privat-la-Montagne, d'où étaient originaires mes grands-parents maternels et où s'était livrée jusqu'à l'intérieur du cimetière l'une des plus sanglantes batailles de la guerre de 1870. Je jouais entre les tombes du cuirassier français et du uhlan de la mort qui s'étaient embrochés l'un l'autre et reposaient désormais côte à côte.

C'est ainsi... La Lorraine laisse une empreinte. Ma jeunesse a été marquée par les contes de famille, par la vaillance de mes oncles militaires. Les images sont bruyantes. Enfant, elles me réveillaient en sursaut. C'est le grand bruissement du sang versé. Avec les guerres ruinant chaque fois le patrimoine de ses habitants, c'est un héritage de tumulte.

— *Et votre père décide d'y rester...*

— À la fin de son service militaire, il s'installe comme médecin généraliste à Pagny-sur-Moselle où, comme je l'ai dit, je suis né le 17 mai 1933, neuf mois après avoir été conçu en altitude... au col de la Schlucht !

— *Vous avez eu des frères et des sœurs ?*

— J'ai eu un frère, Claude, qui est mort-né. Moi-même, j'ai été ondoyé à ma naissance. Un prêtre m'a donné l'extrême-onction des nourrissons... Et puis j'ai eu une sœur, Danièle, qui est née dix ans, un mois et un jour après moi. Elle vit en Bourgogne, région où la famille s'est installée plus tard. Mais, moi, toute ma prime enfance s'est passée en Lorraine.

— *Quelles ont été vos premières sensations ?*

— Je me souviens de l'odeur de ma nounou. De l'odeur de sa transpiration... C'était une émanation humaine... Je respirais la chair de ses bras. Cela me réconfortait. C'est sans doute la raison pour laquelle j'ai toujours eu de la sympathie pour ce qui est ancillaire.

Je me souviens aussi en priorité de la lumière sur la neige, et puis j'appréciais le confort de notre maison qui était comme un rempart dressé contre le froid. J'adorais poser mon front contre la vitre encombrée de givre... Encore aujourd'hui, la maison de Pagny s'apparente pour moi à un cocon... J'y avais ma chambre avec un mobilier en bois peint, fabriqué à mon intention et consacré à Jean de la Lune... C'était le personnage d'une chanson que me chantait ma maman. Les paroles allaient comme ça :

*Il était haut comme un cham-pi-gnon,  
Et jaune et vert comme un per-ro-quet  
Avait bon ca-quet...  
Jean de la Lune !*

Un Pierrot, des lunes, un décor sur fond gris, une petite baignoire en zinc... J'y jouais avec un bateau à ressort Jep que j'ai toujours. Depuis, je suis amoureux de tous les jouets en tôle. Mais je me souviens surtout de mon père qui en bavait la nuit avec sa voiture pour aller voir ses malades. Je le revois aussi faisant du kayak sur la Moselle, un kayak en toile... Par des

étés brûlants, il portait des chemises Lacoste à manches courtes et s'en allait faire de l'escalade au Hohneck... Et plus tard, en Bourgogne, il a fait aussi de la boxe... C'était un grand admirateur de son compatriote, Georges Carpentier... un gars du ch'Nord, un grand champion.

— *Quelle langue parlait-on dans la famille ?*

— Un peu le patois lorrain, mais surtout le français... J'appartiens à une famille contrastée. J'ai peu connu mon grand-père maternel, l'ardent franco-phone qui interdisait que l'on s'exprime en patois alsacien devant lui. Il a eu deux fils officiers qui ont fait les deux guerres avec panache et terminé leur carrière en tant que colonels. L'un s'appelait Hubert. Il était saint-cyrien de la promotion des Gants Blancs, ceux qui ont chargé en casoar, un type extraordinaire, fait prisonnier et plusieurs fois évadé. Il avait fait l'École de guerre avec de Gaulle et il le détestait... Après 1945, il fut gouverneur de la place de Nancy. L'autre était médecin militaire et a dirigé l'hôpital du Val-de-Grâce. Il a été tué peu après la Libération. Une balle perdue lui a sectionné la moelle épinière alors qu'il descendait les marches de la station Opéra. Elle avait été tirée par un « MP », un policier militaire américain, qui poursuivait un GI délinquant et qui a ouvert le feu dans la foule.

Notre famille comportait aussi une branche alsacienne. On y faisait peu allusion car certains d'entre eux étaient suspectés d'avoir eu de l'admiration pour l'Allemagne, je crois. Plusieurs ont même été des « malgré-nous ». Ainsi ai-je de lointains cousins qui se sont peut-être entretenus pendant la drôle de guerre...